



Pensées sur la Musique*

XIII

ON NE PARLE plus de Beethoven qu'à la façon des Évangiles parlant de Jésus-Christ. Je ne puis plus souffrir ce ton-là. Jacques de Voragine, la Légende Dorée se justifient en ce que les disciples des saints, en adorant les saints, adorent Dieu : c'est Lui qu'ils voient en eux, c'est eux qu'ils chargent de les sauver en Lui. Ils ne sont ni critiques, ni professeurs, ni peintres, ni érudits. Ils sont dévots et fidèles. Je n'accepte pas plus le culte de Beethoven que de qui que ce soit. Rien n'est moins viril que ce mensonge, rien n'est si loin de l'amour. Jésus au mont des Olives est une œuvre ridicule, laide, sottie, sans esprit, sans grandeur, sans musique. Et tant pis pour Beethoven.

Touchant Beethoven, je ne permets qu'à Rolland d'être hagiographe. L'exaltation de Rolland est légitime : il a mis sa vie sous le signe de ce Héros.

* Voir la Revue Musicale de Juin et Juillet 1929.

XIV

ON PEUT MENTIR en tout art plus aisément qu'en musique. Le génie parle seul dans la voix du musicien ; et sans génie, elle est sans timbre. Ceux qui séparent l'homme du musicien, dans l'œuvre musicale, n'ont pas plus la connaissance de l'homme qu'ils n'ont le sens de la musique. Il y a de ces docteurs graves qui proclament que Jean-Sébastien croyait au café, et qu'il ne croyait pas à Jésus, ou du moins ne le jugent-ils pas nécessaire : selon eux, Bach ne mettait pas moins de café que d'évangile dans ses Passions. La bêtise de ces critiques est un désert aux sables d'une vanité infinie. Pascal disant : « Je ne crois que les histoires dont les témoins se font égorger », il parle en bon juge de la musique et des musiciens, lui qui semble, d'ailleurs, n'en avoir jamais eu le moindre souci. La musique est un témoin toujours égorgé, le cygne qui chante un poignard dans le cœur, si l'on veut ; et l'harmonie est son sang. L'élément mélodique révèle le sentiment, quoi qu'on fasse ; l'ordre des parties manifeste la pensée ; et l'harmonie découvre toute la nature sensible. L'émotion est faite de l'ensemble, comme la somme force de toutes les composantes. Moins la synthèse de l'émotion, la musique ne va guère au delà du plaisir animal ; elle se réduit à un jeu du rythme : rien de plus qu'une œuvre décorative, dans l'art où la décoration suffit le moins. La plastique se passe, au besoin, de sentiment : elle est faite pour donner une image des objets. Mais le vrai poème ne découvre que le monde intérieur, obscur, caché, informe, à l'état naissant dans la plupart des larves humaines. Aujourd'hui, nombre de gens se rendent justice : larves ils sont, et ils entendent bien faire une musique de larves. Ils y réussissent à merveille : ils ressuscitent Dieu pour la lui dédier. Et leur satisfaction est sans borne, comme il convient à de puissants génies qui écrasent le troisième acte de Parsifal sous une bourrée de trente mesures pour marionnettes nègres et quelque sublime rêverie de Chicago en forme de clystère, sans oublier la coda en canule. On ne leur fera pas admettre la présence d'une grande âme mystique dans le Grave à cinq voix de la Fantaisie en sol majeur. L'âme ? Ils ont laissé l'âme dans les langes entre les mains patientes de leur pauvre mère.

XV

LARVES ET TOUT CE QUI S'Y RATTACHE : Il est fort probable que le mouvement brownien est musical. Pythagore en est sûr.

XVI

COMME PENSE UN HOMME, il importe beaucoup; mais de quelle façon il est sensible, et combien, c'est en art ce qui compte le plus. Les artistes d'un temps ont, à peu près tous, des pensées presque semblables ou voisines : le chant qu'elles font en eux, et comme ils les expriment, voilà par où ils se distinguent les uns des autres. L'accord d'onzième sépare Debussy de Wagner, et non telle ou telle théorie. L'harmonie est le signe irrécusable de la différence. Et d'autant plus que la conscience n'y est pour rien. Bien plus : la volonté peut s'employer à donner le change : elle n'y réussit pas, sinon près de ceux-là seuls qui n'ont point eux-mêmes le don d'une émotion originale, et dont la sensibilité est « à la suite ». L'harmonie du musicien est ce qu'il a de plus intime, qu'il ne peut pas plus modifier que la couleur de ses yeux : l'harmonie du musicien est l'odeur propre de sa vie profonde et de sa personne musicale, que ce soit la senteur de la rose ou de l'ail, ou de la plante fade sans parfum. En somme, c'est l'harmonie qui fait le style : car elle incline l'ordre où les sentiments se présentent et par là elle façonne enfin la pensée.

XVII

DÉTESTABLE PARTOUT, la sentimentalité est touchante dans Schubert; et même, par un bonheur presque unique, elle n'est presque jamais vulgaire. Je n'en dirai pas autant de César Franck qui est gâté, dans toutes ses œuvres, par son sirop d'angélique, par l'onction pieuse, ce cierge qui fond en larmes charbonneuses, par tout ce qui fait la lourde sentimentalité de l'organiste moderne lequel, même quand il a des ailes, on sent qu'il a des pattes et les pédales au talon. Par en bas, il roule son tonnerre bénévole et

O cette voix céleste dans le haut du nez !

Sentimentalité, sentiment qui s'affiche, flux du cœur facile. Baudelaire, le moins sentimental des artistes passionnés : une des sources les plus pures de sa grandeur. Il parodie son cœur pour ne pas l'exposer.

XVIII

QUEL GRAND MUSICIEN se donnera l'avantage de comprendre l'admirable symphonie avec chœurs, soli et ballets, qu'il pourrait écrire pour le Bourgeois Gentilhomme, le Sicilien et surtout Amphitryon? Molière convient merveilleusement à la fantaisie symphonique. Son jeu théâtral,

le plus beau qui fut jamais, mène au ballet. C'est ce que Copeau a si bien vu et qu'il montre si bien. Scapin même, un peu d'amour au milieu d'une folle pantomime, pourrait faire une farce éclatante, sans exemple dans la musique. Il faut ici partir d'une réalité que la fantaisie fait oublier, et que l'art s'amuse à lancer dans les plus hautes régions de la liberté spirituelle.

XIX

A TOUT INSTANT, pour faire valoir la musique italienne, on invoque l'un ou l'autre des jugements portés par Wagner. La citation est de bonne guerre, mais non de bonne foi. La plupart de ces opinions sont de Wagner avant 1850, et même avant Tannhäuser. Ainsi, il loue Norma et Bellini en 1837 : il n'a encore rien fait, pas même Rienzi. Il a vingt-cinq ans. Même intelligentes ou enthousiastes, ou passionnées, qui n'a pas écrit des sottises à cet âge-là ? Et lequel est Wagner, l'homme de vingt ans qui n'a rien fait, ou celui de soixante à qui l'on doit Tristan et les Maîtres ? A l'époque où Wagner estime Bellini, il vante bien plus encore Halévy, l'affreuse Juive, l'inepte Reine de Chypre et Meyerbeer lui-même. Plus tard, il les a eus justement en horreur. Quant à Verdi, il n'en tient pas compte, fût-ce après le Trouvère. Wagner préférerait, si l'on veut, la musique italienne à la française. Encore n'est-ce pas sûr. Sans la connaître beaucoup, il connaissait la France mieux que l'Italie. Dans la vie et la mécanique de l'esprit, connaître c'est aimer, soit ; mais en art et en amour, il arrive souvent que c'est tout le contraire.

XX

LA GRANDEUR D'ÂME et la conscience de la grandeur, voilà ce qui sépare Beethoven de Schubert. Le pauvre Berlioz est humble de cœur. Chez les Esterhazy, en villégiature d'été, il donne de petits concerts, il enseigne la musique aux nobles dames et il mange à la cuisine. Il n'a personne à qui parler, sinon les valets et les femmes de chambre. Or, l'infortuné est amoureux fou de la jeune comtesse, fille cadette de la maison. Elle n'en a jamais rien su. Sur l'heure, on eût mis Schubert à la porte. Beethoven n'eût pas souffert un tel traitement : il eût cassé les vitres et fût parti en orage tonnant. Dans Schubert, on sent non pas un frère de Beethoven ni un fils, mais comme une petite sœur malheureuse. Malgré tout, Beethoven héroïque et Schubert sentimental se

tiennent de fort près. Leurs destins, si divers en apparence, sont au fond assez semblables. Ils souffrent des mêmes misères ; le même manque d'argent les travaille. Ils sont d'essence populaire, tous les deux, Beethoven dans la Grande Armée, Schubert au bal, sous les tilleuls. Comme Beethoven, dans son éternelle tourmente, Schubert familièrement aspire sans relâche à la grande œuvre et à la grande passion. Ils en ont le désir, la volonté et l'étoffe ; mais ils découragent les femmes : elles ne leur peuvent être que des amies : elles fuient leur amour et l'union.

Enfin, ils ont tous les deux la même maladie qui les confond dans un désespoir égal et une égale ruine. Tous les deux y succombent, l'un tout jeune, l'autre au terme de l'âge mûr. Le mal est en eux si enraciné, ils en sont si cruellement affectés qu'il les sépare du monde. La lettre de Schubert à Kupelwieser, du 31 mars 1824, rappelle trait pour trait le fameux testament d'Heiligenstadt.

XXI

QUE LES GRECS sont nobles : ils sont libres. Ils sont francs du collier, francs de l'esprit avec les préjugés, avec les puissances. Jamais il n'y eut si peu de sorciers que chez eux. Ils ont une foule de dieux et ne sont pas idolâtres. Ils sont libres avec les dieux : les héros luttent contre eux corps à corps, à armes égales ; les poètes les jugent, les repoussent même, quand il faut, et les raillent. Eschyle est un grand prêtre, et il est ridicule de voir un impie dans Aristophane. Le combat de Jacob et de l'Ange est ce qu'il y a de plus grec dans la Bible. Les dieux sont les héros de l'Olympe : immortels, les bienheureux ! C'est leur seul avantage. Ils n'en ont pas sur Orphée. Tous les Grecs sont nobles. Ils ont beau vivre en clans, comme tout le monde antique, on sent bien que leur loi est celle de l'individu : au moins, elle y tend. De là, qu'en musique ils n'ont jamais pu s'évader de la monodie. La polyphonie moderne est née de la lutte, en chaque musicien, du vieil homme et du nouveau. L'harmonie se développe parallèlement à la complexité de l'être pensant et de l'être sensible. L'harmonie est fonction de la divine variété.

XXII

O MUSIQUE, subtile et flatteuse musique, onde légère, marée profonde, doux délassement du cœur qu'elle épuise et confond avec son plus ardent désir ; musique, consolation du désespoir qu'elle berce, et qui désespère si

tendrement les blessures qu'elle console ; magie d'un art qui enchante l'oubli et qui purifie l'amertume de la mémoire ; musique délicieuse, enchanteresse de la peine, roseraie du bonheur ; fée prodigue de tous les dons, qui épure tout, même la violence et l'horreur, par la tendresse ; prestige sans second qui ne touche toute la vie qu'avec les lèvres de la caresse : ô musique, musique, comme tu sais nous atteindre au cœur du cœur, flèche de l'âme et sa toute convoitise ; comme tu sais bien posséder la vie que tu as conquise ! Car c'est par toi seule que toute volupté se fait esprit, que le désir retourne à sa pleine innocence, musique, et que toute passion s'accomplit enfin dans l'Harmonie.

André SUARÈS

